

F
L'

DOSSIER D'ARTISTE

**BANG
HAI JA**



**Françoise
Livinec**

BANG HAI JA



Bang Hai-Ja est née en 1937, à Séoul, en Corée du Sud. Bang Hai Ja vit et travaille à Paris et Séoul. Installée en France depuis 1961, elle fait partie de la première génération de peintres abstraits coréens. Elle découvre ses racines à l'extérieur de son pays et les intègre à son oeuvre. L'Orient et l'Occident sont reliés dans l'utilisation des matériaux qu'elle expérimente : les papiers coréens, la terre ocre de Provence, des pigments naturels. Bang Hai Ja cherche à capter l'énergie lumineuse du cosmos « l'énergie qui émane de l'acte de peindre est un véritable souffle qui donne la force de l'âme à celui qui regarde ».

Bang Hai Ja a reçu le prix de l'art sacré à l'Exposition Grand Prix International de Monte-Carlo, Monaco en 1989. Elle a été décorée de la médaille de l'art de la ville de Montrouge, Grand Prix de peintre d'outre-mer de la journée des peintres en Corée, le 5 décembre 2008, et a reçu l'Ordre des Arts et Lettres par le président de la Corée en octobre 2010. En 2012, elle a reçu le Prix Culturel France-Corée et le Prix d'excellence de la culture et des arts de la Fondation Internationale des femmes coréennes (KoWinner) en Roumanie. Ses oeuvres ont été exposées en 2015-2016 au Musée Cernuschi lors de l'exposition « Séoul – Paris – Séoul », en lien avec l'année de la Corée en France.

« Je voudrais qu'à travers ces pigments, la matière devienne lumière, qu'elle puisse donner à celui qui regarde une énergie, un sourire intérieur ».

Elle n'a cessé de mener cette quête de la lumière, à partir d'un savoir-faire traditionnel et virtuose, de l'emploi du célèbre papier coréen à une grande maîtrise de la calligraphie, tout en s'émerveillant pour le souffle présent dans l'art moderne occidental. Elle s'est initiée, d'un côté, à une profonde spiritualité, dans les monastères bouddhistes, et, de l'autre, à l'art de la fresque, du vitrail ou bien de l'icône et de la poésie.

EXPOSITIONS MUSÉALES (SÉLECTION)

2019	Lumière née de la lumière, Young-Eun Museum, Gwangju, Corée du Sud
2019	Et la matière devint lumière, Musée Cernuschi de la Ville de Paris, France
2018	Lumière du monde, Centre d'Art Citadines Auroville, Inde
2018	Chant de lumière, Centre Culturel Coréen d'Ottawa, Canada
2015	Constellations, Centre Culturel Coréen de Paris, France
2015	Résonnance Blanche, Museum San, Wonju, Corée du Sud
2015	Lumière du monde, Musée du vitrail à Chartres, France
2015	Séoul - Paris - Séoul, Musée Cernuschi de la Ville de Paris, France
2014	Danse de lumière, Centre Culturel Coréen de Bruxelles, Belgique
2013	Chemin de lumière, Musée Chintreuil, Pont-de-Vaux, France
2009	Lumière du coeur, Gyeongjae Jeongseon Art Museum, Séoul, Corée du Sud
2007	Souffle de lumière, Musée Whanki, Séoul, Corée du Sud
2004	Peace
2004	Musée national d'art moderne et contemporain, Séoul, Corée du Sud

COLLECTIONS PUBLIQUES

Centre de Recherche du Nouveau Monde, Séoul, Corée du Sud
 Leeum Samsung Museum, Séoul, Corée du Sud
 Musée Cernuschi de la Ville de Paris, France
 Musée de la Province de Jeonbuk, Wanju, Corée du Sud
 Musée national d'art moderne et contemporain (MMCA), Séoul, Corée du Sud
 Musée San, Wonju, Corée du Sud
 Musée Whanki, Séoul, Corée du Sud
 Villa Empain, Bruxelles, Belgique

COMMANDE PUBLIQUE

2020	4 vitraux pour la chapelle Saint-Piat de Chartres, France
-------------	---

BIBLIOGRAPHIE (SÉLECTION)

2015 Chant de Lumières, Gilbert Lascault, Charles Juliet, David Elbaz, Yun Nanjie et Pierre Courthion, Éditions Youlhwadang

2007 Souffle de Lumière, André Sauge, Monographie,

2007 Editions Cercle d'art

2006 Ecllosion, Kim Shi Ha, illustrations de Bang Hai Ja, Voix d'encre

2006 Suites coréennes : hommage à huit artistes coréennes en France, Geneviève Breerette, Passage de Retz

2003 Les milles monts de la lune: Poèmes de Corée, Charles Juliet, calligraphies de Bang Hai Ja, Albin Michel

2002 Une joie secrète, Charles Juliet, illustrations de Bang Hai Ja, Voix d'encre

1998 Bang Hai Ja, Gilbert Lascault, Editions Cercle d'Art

1991 Bang Hai Ja, collection The Contemporary Artists of Korea, Misool-gong-ron-sa



Cathédrale

Les futurs vitraux de la chapelle Saint-Piat de Chartres dévoilés

CHARTRES LOISIRS ART - LITTÉRATURE

Publié le 21/05/2018



Daniel Alazard, ingénieur du patrimoine, et Irène Jourd'heuil, conservatrice des monuments historiques, dévoilent le prototype des futurs vitraux. Photos : Marion Bérard

La Drac a choisi la Coréenne Bang Hai Ja pour la réalisation de quatre baies contemporaines qui orneront la chapelle Saint-Piat, d'ici 2020.

Ses créations n'intégreront pas la chapelle Saint-Piat avant fin 2019, voire début 2020 mais, au vu de son prototype, il est déjà possible de se faire une idée du travail de Bang Hai Ja. L'artiste coréenne a été choisie par un jury composé de dix-huit membres, dans le cadre d'un appel à projets lancé par la Direction régionale des affaires culturelles (Drac). Le but : offrir quatre vitraux contemporains à la salle capitulaire de la chapelle Saint-Piat, située derrière le chœur de la cathédrale de Chartres.

“ Dans ce monde violent, je crois que les gens ont soif de beau, de joie et de paix ”

Bang Hai Ja a choisi le thème de la lumière, de l'amour et de la paix pour ses quatre verrières. Elle se souvient de sa première impression, à la vue de la cathédrale : « Quand j'étais étudiante aux Beaux-Arts, à Paris, dans les années soixante, j'ai fait le pèlerinage de Chartres. J'ai ressenti un choc et de la joie quand j'ai découvert les vitraux. Dans ce monde violent, je crois que les gens ont soif de beau, de joie et de paix. »



Du bleu, de l'ocre, du doré, ses baies en émaux peints sur le verre renvoient à la fois à la Terre et à l'univers. La réalisation des verrières peintes et de doublage sera confiée à l'atelier Peters, installé à Paderborn, en Allemagne. L'artiste et l'atelier collaborent depuis 2002 : « Peters m'a dit que mes tableaux peints sur des papiers coréens presque transparents, afin de laisser passer la lumière derrière la peinture, étaient prêts à se transformer en vitraux. »

Une question de sécurité pour les vitraux

À l'horizon 2020, la salle capitulaire de la chapelle Saint-Piat accueillera une partie du trésor de la cathédrale. Des travaux de restauration et d'aménagement sont prévus. Les artistes candidats devaient tenir compte de plusieurs consignes, rappelées par Irène Jourd'heuil, conservatrice des monuments historiques à la Drac : « C'est une chapelle du XIII^e siècle dans laquelle reposent des évêques. Les baies doivent s'accorder avec les peintures murales et tenir compte de la fonction : devenir un lieu d'exposition. »

L'écho Républicain, Marion Bérard, *Les futurs vitraux de la chapelle Saint-Piat de Chartres dévoilés*, 30 Juillet 2018



Autre aspect à prendre en compte, la sécurité. Les baies seront protégées par des verrières thermoformées. Une contrainte que l'artiste Bang Hai Ja a su tourner en piste de réflexion artistique, témoigne Daniel Alazard, ingénieur du patrimoine à la Drac : « Les verrières thermoformées ont une incidence sur la perception intérieure et extérieure de l'œuvre. Bang Hai Ja est celle qui a le plus travaillé sur cette verrière extérieure, qui reproduit, en relief, le motif de la baie. »

Marion Bérard

CHARTRES LOISIRS ART - LITTÉRATURE

L'écho Républicain, Marion Bérard, *Les futurs vitraux de la chapelle Saint-Piat de Chartres dévoilés*, 30 Juillet 2018
3/3



Entretien avec Bang Hai Ja

Olivier Germain-Thomas - L'autre jour, au cours d'une discussion sur la peinture, un ami m'a demandé :
"Mais quel est le critère, objectif, de la présence du sacré dans la peinture?"
Est-ce le sujet? Non, on peut bien représenter des sujets religieux et ne pas avoir la présence du sacré.
Est-ce la nature? Non. Aucun sujet ne représente un critère objectif. C'est une sorte de vibration, très subjective, qui fait que - pour prendre des exemples dans la peinture contemporaine - quand on est en face d'une toile de Vieira Da Silva, de Braque, de Henri Michaud, il y a un sens du sacré qui se déploie, et que chez certains autres peintres comme Picasso, par exemple, ce sentiment du sacré n'est, à mon sens, pas présent.

Or, j'ai en face de moi, un peintre d'origine coréenne, Bang Hai Ja et je crois que la principale caractéristique de ses oeuvres, très belle facture, de très haute qualité intérieure et plastique est justement d'exprimer cette présence du sacré.
Et le seul critère, subjectif, que je peux donner c'est qu'en se mettant en face de ses peintures, en faisant le vide en soi, en essayant de s'installer dans un état de grande réceptivité, on s'aperçoit que quelque chose touche notre propre profondeur.
J'ai envie d'aller tout de suite à l'essentiel, sur vos oeuvres : Bang Hai Ja, parlez-nous de la lumière.

Bang Hai Ja - L'univers est fait de la lumière, de couleurs, de l'énergie. Nous sommes baignés de la lumière. Tout est lumière. Même le noir est lumière. Les vibrations sont lumière. Elle émane de chaque matière. Par celles que je découvre, j'essaie d'exprimer la lumière intérieure.

O.G-T - Vous avez créé un pont entre la lumière extérieure, celle qui nous est donnée objectivement par le ciel, et cette lumière intérieure, or celle-ci n'est pas forcément de même nature que la lumière extérieure. Comment peut-elle se manifester?

B.H.J - La lumière intérieure est celle que nous captons avec notre regard intérieur, avec "l'oeil du coeur". On ne peut exprimer vraiment que la lumière vue avec le regard intérieur. Je souhaite que mon travail en soit le reflet.
Il m'arrive souvent d'écrire des poèmes en même temps que je peins.
En voici un sur la lumière :

Lumière dans le tableau

Par un trou de la persienne la lumière entre,
peint mon tableau,
Suivant le soleil, je peins la lumière.
Sur le ciel du tableau,
la lumière devient une étoile scintillante,
Mon coeur scintille aussi, et sourit.
La lumière peint avec moi,

elle devient mon cœur,
je deviens lumière.
Toutes les deux, nous entrons dans le tableau,
en chantant, nous devenons l'UN.

D'où vient cette lumière ?
La lumière vient du monde extérieur,
La lumière entre en coulant par la fenêtre,
La lumière naît de la fenêtre de mon coeur,
La lumière vient de la profondeur de la matière,
La lumière vient du monde intérieur,
Toutes ces lumières s'ouvrent lentement
vers l'extérieur, vers l'intérieur,
se répandent et nous rencontrent l'univers.
L'oeil du coeur s'ouvre,
L'image cachée apparaît.

O.G-T - En devenant peintre, vous vous êtes trouvée en face de deux traditions de l'expression de la lumière, centre de toute l'aventure de la peinture.

B.H.J - La tradition est l'instrument de la connaissance. À partir d'une ou de plusieurs traditions, chaque artiste crée sa propre expression. Il est vrai que dans la tradition coréenne, surtout dans la peinture des lettrés, on ne représente pas la lumière extérieurement. La lumière joue avec le plein et le vide, le condensé et le dilué. J'ai eu la chance de connaître l'art occidental dès mon lycée. Mes peintres préférés étaient Cézanne, Rouault, Klee ... Dans la peinture moderne occidentale, la lumière ne vient pas seulement de l'extérieur. Dans l'art abstrait, l'art non figuratif, dans tout cet art qui cherche l'au-delà de la représentation, c'est à travers la matière que jaillit la lumière. Au-delà de toutes ces traditions, ma recherche est aller là où matière et lumière se confondent, tendent vers une nouvelle expression.

O.G-T - Nous arrivons, Bang Hai Ja, à ce qui est très important dans votre cheminement, ces vibrations que vous trouvez dans la couleur elle-même. Quelles sont ces vibrations?

B.H.J - Ce sont les ondes créées par les couleurs, la matière qui rayonne, et par l'énergie qui se produit à travers la création. Alors, l'espace pictural est rempli de vibrations. C'est comme le "souffle de la vie" que l'artiste poserait par l'acte de créer.

O.G-T - On voit bien que vous êtes constamment dans un va-et-vient entre la réalité intérieure et la réalité de la nature. Vous n'en êtes pas du tout coupée.

B.H.J - C'est à travers la nature que je sens une union avec moi-même: le tout petit Moi devient l'univers et l'univers devient en moi lumineux. Cette union est très importante pour ma création.

O.G-T - Donc il y a une réalité intérieure qui vous permet de trouver une forme picturale, et en retour, le travail de la peinture vous aide dans votre cheminement profond.

B.H.J - Cette énergie que nous donne la matière par le travail pictural se transforme en un accomplissement de soi.

O.G-T - Vous sentez cette transformation après avoir peint?

B.H.J - Oui, l'acte de peindre me charge d'énergie vitale.

O.G-T - Vous pourriez presque cacher ces peintures, comme si c'était simplement une sorte de journal intime, de support. Néanmoins vous exposez beaucoup, en France, au Canada, aux États-Unis, en Corée, etc. Donc il y a la volonté, avec cette peinture, d'aller trouver la conscience de quelqu'un d'autre.

B.H.J - L'oeuvre une fois créée, sa vie propre commence. Elle doit transmettre son énergie, son chant à autrui. La communication entre le créateur, et celui qui regarde est importante. La vie intérieur vibre avec ce qui se passe dans le monde. Et le monde extérieur aide à aller profondément au-dedans de nous-mêmes.

O.G-T - Vous êtes née près de Séoul, dans une famille qui était ouverte à l'art. À l'art traditionnel?

B.H.J - À l'art tout simplement. Mon grand-père était calligraphe et peintre. Ma mère était douée en tout : elle était calligraphe, elle écrivait des poèmes, elle chantait, dansait. Elle était institutrice dans un village. Un rayonnement de beauté entourait notre famille. Je baignais dans une ambiance de poésie, de rêve, de joie.

O.G-T - Et vous avez choisi de quitter votre pays et d'aller vers la France.

B.H.J - Quand j'ai terminé les Beaux-Arts, au début des années 60, j'étais très attirée par l'art occidental. Je voulais découvrir Paris qui était le centre de l'art moderne, cette ville où il y aurait la liberté de créer.

On m'a demandé pourquoi j'avais choisi Paris et je l'ai fait dans ce poème.

Paris,
Ville des arts,
où se rencontrent toutes les cultures du monde,
Ville des aventuriers,
le déracinement allume la flamme de la création,
Ville de beauté,
chaque pas va vers le nouveau.
Ville d'harmonie,
la lumière danse au coeur.
Ville de l'éveil,
la clarté de l'esprit scintille,
Ville de miroir,
l'âme solitaire se s'y reflète.
O Paris !
Je t'ai choisie pour ta liberté.

O.G-T - Merci de nous avoir choisi Bang Hai Ja.
Votre quête, qui est d'essayer de transcrire par des formes plastiques ce qui est presque de l'ordre de l'indicible, n'était pas représentée dans la peinture qui se faisait alors à Paris. Vous vous êtes trouvée dans un contraste complet entre cet appel à la beauté et ce qui était l'aventure des années 60-70.

B.H.J - Quelle que soit la mode picturale parisienne, il y a toujours eu des "passeurs de lumière". Je pense en particulier à Léon Zack, Nicolas de Stael, Véra Szekely, Vieira Da Silva ... et à tant d'autres. J'étais très sensible et émerveillée par toutes les nouvelles inventions de l'art moderne, mais je ne me souciais pas trop de ces courants. Je n'ai pas suivi d'influences. Ce qui m'était plus important était d'aller au plus profond de moi-même pour créer.

O.G-T - Et vous n'auriez pas pu le faire en Corée?

B.H.J - Certainement, oui, mais j'avais besoin de l'Occident pour compléter en moi le monde.

O.G-T - Vous êtes devenue peintre non-figuratif, ce qui n'était pas dans la tradition de votre Corée natale.

B.H.J - Un peintre authentique tend à l'universel. J'ai reçu pendant mon enfance une tradition, que j'ai enrichie par les techniques occidentales. L'Occident m'a beaucoup apporté. Déjà dans les années 55-60, à la Faculté des Beaux-Arts de Séoul, nous connaissons cette aventure de l'art moderne, abstrait, non--figuratif. Dans ce domaine, l'art occidental moderne rejoint l'art oriental. En Asie, la calligraphie est un art primordial. Et n'est-elle pas une abstraction des formes?

O.G-T - Pour la couleur, vous avez choisi tantôt la peinture à l'huile, très diluée, tantôt l'aquarelle, la gouache, parfois l'acrylique et aussi l'encre de Chine.

B.H.J - En arrivant en France, j'ai beaucoup étudié les expressions très variées des techniques occidentales : la peinture à fresque, l'huile, la gravure l'icône ... et même le vitrail. Les différentes techniques me permettent d'explorer l'étendue de mon espace intérieur.

O.G-T - Vous avez créé des techniques avec le papier coréen.

B.H.J - Je l'ai utilisé dès le début de ma création. C'est un papier qui est fait de feuilles et de plantes, de manière traditionnelle, à la main par des moniales bouddhistes. Je suis fascinée par les qualités de ce papier. On peut le froisser, le modeler ... Ses capacités de transformation et d'absorption permettent et libèrent l'expression.

O.G-T - Voici un tableau d'une sorte de gris-vert au dos, et comme un filigrane qui apparaît de l'autre côté.

B.H.J - Oui, les couleurs que je mets devant se marient avec celles que je mets derrière. J'expose parfois j'expose en transparence. La lumière passe à travers ces innombrables couches de couleurs. Cela donne une impression de vitrail, souple, mouvant, subtil. Cela fait transparent et un peu végétal en même temps. Je suis émerveillée ce jeu Matière-Lumière.

O.G-T - Je pense que votre peinture doit recevoir dans un grand état de disponibilité et d'oubli de soi de ressentir cette vibration.

B.H.J - J'ai cette attitude quand je peins, j'essaie de me mettre dans un état de vide pour que toutes les choses entrent en moi dès qu'elles sont en transparence. Pour rendre à la vie ce que je reçois.

O.G-T - Vous sentez, quand les gens regardent vos toiles, que cette communication, cette communion même fonctionne?

B.H.J - On me dit y trouver la lumière, le silence, la paix et l'amour que j'ai essayé d'y mettre.

O.G-T - On est loin de la manifestation de la singularité d'un moi psychologique, comme l'Occident de la modernité l'a préconisé. Quand vous parlez de l'état de vide, c'est pour que des forces qui vous dépassent, celles de la nature, de la lumière ou du cosmos, puissent s'exprimer à travers vous. Être un lieu de passage et de vérité de la vie.

B .H.J - Pour être ainsi un lieu de passage, on doit se dégager de l'encombrement de tout le savoir, de toute la connaissance.

O.G-T - Dans ce tableau de 1992, la couleur dominante est un perlé bleu violet avec des beiges bruns, clairs, doux, des taches qui se marient les unes aux autres, et au centre il y a comme un cheminement

blanc, relativement large, qui module, qui sinue et vers une ouverture, vers le haut. Et puis voici une peinture que je trouve très réussie. C'est un jeu de taches noires, de taches blanches et de taches grises. Il s'agit d'un papier où le relief joue un grand rôle. La lumière et la couleur l'épousent. Comment viennent ces noirs par exemple? C'est une sorte de dessin que vous faites avant, ou vous laissez aller à une intuition pure?

B.H.J - J'obtiens ces reliefs en froissant le papier. Puis, je passe le pinceau comme une calligraphie libre, comme une danse. Il y a une vibration presque organique qui doit venir, comme le souffle qui anime tout ce qui existe. Parfois, j'ai l'impression que ce n'est pas moi qui peins, mais une force intuitive qui peint à travers moi.

O.G-T - Il est remarquable de constater que par votre perception intuitive des vibrations de l'univers, vous joignez les visions des astrophysiciens depuis l'une des plus grandes découvertes de tout les temps : la physique quantique. Il y a, dans la matière, une présence qui nous ouvre sur une autre réalité, impossible à cerner par les mots, mais qui peut se pressentir.

B.H.J - En effet, c'est comme si les astrophysiciens par leurs recherches et leur intelligence, et moi par les profondes intuitions qui me traversent, nous nous rejoignons dans la représentation du point ultime. En étudiant et en ressentant la matière jusqu'à sa plus petite particule, apparaît la lumière. Tout mon travail de peindre est de retranscrire cela.

O.G-T - Jusqu'à ce siècle, la peinture occidentale avait exprimé le sacré par des figures mythologique ou religieuses. Une autre aventure s'ouvre : l'expression de ce même sacré sans le support du récit. Travail de funambule dans lequel, Bang Hai Ja, vous avancez avec le courage inconscient des enfants!

B.H.J - Il se trouve que ma peinture rejoint les représentations de la science la plus pointue. De même, il en émane aussi un peu du sacré qu'ont essayé de transmettre les grands mystiques. Je me sens un "récepteur-transmetteur" des ces forces inouïes qui me dépassent. Je mets à leur disposition toute ma technique et toute ma passion.

O.G-T - Dans ce tableau-ci, il y a un bleu profond avec des taches scintillantes jaune doré qui nous font penser à des étoiles. Il s'agit de représenter le ciel, en le métamorphosant ?

B.H.J - Pas de représenter, mais de suggérer. À chacun de ressentir ... Je sens ce scintillement de lumière en moi. J'ai fait récemment ce rêve : j'étais en train de peindre un tableau : c'était la mer, bleue marine, des lumières brillaient, je sentais une main invisible qui me guidait, me montrait. Je l'ai suivie pour donner la lumière ... tout à coup, la mer a commencé à bouger ! C'était extraordinaire! Cela pour vous dire que c'est ce que je vis au plus profond de moi-même.

O.G-T - Mon invitée Bang Hai Ja, est un grand peintre. Et j'aimerais vous faire partager la joie que j'ai: la joie, cette vibration très intense et intime quand on est en face de ses peintures. On peut voir certaines oeuvres de Bang Hai Ja à la Galerie FLAK qui se trouve au 8 rue des Beaux-Arts à Paris ou écrire à Bang Hai Ja aux bons soins de AGORA.

Souffle de lumière

Bang Hai-Ja a créé une patrie d'images, une contrée imaginaire où elle vit, peint, aime et se trouve bien. Elle a sa Corée à elle et son univers, son espace vital, que sont ses peintures, elle naît chaque jour avec elles, discrète, fragile, efficace, parle d'elles avec précision et ferveur. Quand elle n'est pas là, d'autres viennent se promener dans le pays de ses tableaux, découvrent qu'ils s'y plaisent, emportent dans leurs regards et leur esprit sa lumière et cet impalpable scintillement de souffles colorés, ces constellations, ces germinations vibrantes qui épousent les sortilèges de l'immatériel. Bang Hai-Ja habite le pays de ses racines, de ses éveils, de son enfance, quand elle découvrait, émerveillée, les plantes, les pierres, les cours d'eau limpides, le ciel et ses myriades d'étoiles, l'aurore et le crépuscule. Son pays est celui de l'enchantement, de la pureté, de l'innocence. Entre la Corée de son enfance et de sa jeunesse et la France où elle a regardé, étudié et interrogé Van Gogh, Cézanne, Kandinsky ou Paul Klee, elle a tracé un trait d'union, un fil d'Ariane pour « aller au fond de moi-même » dit-elle et unir l'Orient et l'Occident, la tradition calligraphique et la révélation de l'abstraction. Bang Hai-Ja ne peint pas la nature mais l'espace, le signe, la tache, l'éclair, le cri qui deviennent par une sorte de magie visionnaire, élaboussures de lumière, frissons d'astres, sismographies d'appels, de rumeurs. Les suggestions et les vibrations d'un cosmos imaginé. L'émotion se cristallise en elles, ouvre un chemin vers l'infini.

La Peinture de Bang Hai-Ja est un jardin ébloui, le regard parcourt ses floraisons, rien ne pèse, ne dure sinon l'épanouissement, l'épanchement. Une autre voie est ouverte, une nouvelle distance est prise avec le monde et de nouvelles approches deviennent possibles. Ainsi se trouve-t-on face à un art qui ne vise pas à représenter, donc à réduire l'homme à un esclavage par l'image, mais au contraire à le libérer, à lui restituer son autonomie, son originalité. Un art qui abolit l'ordinaire et rend à l'artiste son pouvoir créateur et à la création sa plénitude. Avec la figuration essoufflée dans de dérisoires et moroses impasses, l'aventure de l'art paraissait achevée. Bang Hai-Ja compte parmi ceux qui, dans le monde, ont pris en charge d'autres naissances. La peinture vivante qu'elle a découverte à Paris a relayé les bonheurs de la calligraphie reçus de celui qu'elle regarde comme son maître, Chusa qui, peintre, lettré, poète et calligraphe, vécut de 1786 à 1856. Il avait rencontré, entretenu des relations épistolaires avec des lettrés chinois et créé un style original. Son influence et l'assurance que la peinture ne vient pas de la réalité mais du cœur, des émotions, de l'imprévu, des angoisses de la vie, ont orienté Bang Hai-Ja, en communion avec la culture héritée du bouddhisme, vers cet « espace de dedans » où elle puise son imagination et inventorie ses pouvoirs.

Bang Hai-Ja n'a jamais songé, en venant en Occident, à s'évader de ses origines, au contraire, elle n'a eu de cesse de les enrichir de ses découvertes par l'interrogation des langages novateurs, par une faculté surprenante de préhension de tous les phénomènes apparitionnels. Ainsi a-t-elle fait naître ce monde visionnaire qui nous enchante et nous trouble, n'a son pareil nulle part, rompt les amarres du visible et se laisse descendre au fond d'elle-même, de ses pulsions, de ses fantasmes, de ses fièvres. Sa main y saisit à la lisière de l'impondérable ces rébus inspirés aux couleurs de fête, de ciel, de rêve, sans commencement ni fin, où les élans du geste s'approprient l'espace et donnent rythme et vie à ses embarquements pour l'absolu. « Voir c'est fermer les yeux » disait Wols, Bang Hai-Ja ajoute : « C'est ouvrir son cœur ». Elle dit qu'elle doit, étant très jeune, la plus grande part de ses connaissances au sculpteur et historien d'art coréen, Yun Kyông Yol, qu'elle avait rencontré lors d'une visite avec un groupe d'élèves du lycée de Séoul. « C'est lui qui m'a fait saisir l'essence de l'art coréen » dit-elle. Elle est toujours restée fidèle à son exemple et à son enseignement à travers une longue correspondance. Yun Kyông Yol lui a fait connaître la Montagne aux Dix Mille Bouddhas, Nam San, à Kyongju, capitale de l'ancien royaume de Silla. Elle a confié à Charles Juliet que «

Chaque fois sa rencontre était une invitation à un voyage intérieur. Il m’a ouvert l’œil du cœur à la beauté ... »

A plusieurs reprises, la santé de Bang Hai-Ja l’a obligée à de longs séjours dans des monastères bouddhiques. Elle y a médité et peint et, de retour à Séoul, elle s’est inscrite à l’Académie d’Art moderne. Peu à peu s’est éveillé en elle un langage de réflexion et de conquête, elle prend à Paris, où elle s’installe en 1961, conscience de sa propre liberté, de l’importance de la couleur et de la lumière. La calligraphie qu’elle a toujours pratiquée n’a plus de prises, la ligne et la tache deviennent des médiums qui l’aident à franchir les lois et les routines mentales. Les sages bouddhistes ont écrit dans la Sutra du Diamant : « Nous ne percevons pas le monde tel qu’il est en réalité. Notre imagination productive, nourrie par la force qu’engendre l’habitude superpose au monde une construction illusoire... »

Quand Bang Hai-Ja s’est éloignée du réel, de ses conventions, de son arbitraire, son étonnement a été grand de pouvoir dévoiler et questionner l’inconnu, l’ineffable, l’inaccessible. Sa voie se dessinait dans une préhension inaccoutumée du cosmos saisi comme mystère, surprise, extase, allégresse, ferveur. L’art de Bang Hai-Ja n’est ni une aventure, ni un exploit, mais une quête. Sa peinture, d’où se dégage une intense poésie, est un organisme vivant, indépendant, qui produit de rayonnants effets lumineux. Elle-même n’est que le réceptacle et l’intermédiaire de sa propre force créatrice. Elle lui est donnée. Revenant récemment, en avion, de Corée où elle exposait au Musée Whanki à Séoul, le soleil l’éclaira brusquement d’éclatantes nuances d’orangé à travers le hublot et Bang Hai-Ja reçut cette lumière comme un appel, un don, elle s’en imprégna et lorsqu’elle évoque ce phénomène, elle en est encore bouleversée. Elle a fait aussitôt un croquis, peut-être en fera-t-elle un tableau ? Son regard et son cœur ne faisaient qu’un avec la couleur qui paraissait venir de l’infini.

Ce qui vient d’ailleurs est pour Bang Hai-Ja une offrande. Comme la couleur, comme la matière, comme la vie. Ainsi ces formes trouvées par hasard dans son atelier, ou au cours d’une promenade en forêt. Carton, écorce, pierre, bois, ces sédiments du hasard deviennent des sculptures peintes et fichées sur socles. Ce ne sont pas des pièces à part dans son œuvre, elles lui sont apportées comme ses peintures, les unes et les autres sont arts de délivrance, d’exploration, d’éveil et de fièvre.

« La lumière peint avec moi, écrit Bang Hai-Ja dans un de ses poèmes, elle devient mon cœur, je deviens lumière. Toutes les deux nous entrons dans le tableau... » Elle se sert de papier coréen de feuilles et de plantes fait à la main, selon des traditions millénaires, par des moniales bouddhistes. On peut le froisser avec les doigts, le modeler. Elle emploie aussi du textile non tissé dit géotextile dont elle apprécie la transparence. Bang Hai-Ja qui travaille à plat, sur le sol, peint avec la matière, non sur elle. Les couleurs se juxtaposent, se marient, créent des nuances subtiles et naissent sur fond de rêve ces visions imaginaires ou informelles qu’elle évoque aussi dans ses poèmes, ces éclatements cellulaires investis, traversés de lumière dont la disponibilité affective est source de bonheur. Pour calligraphier, elle emploie des pinceaux en poils de chèvre dont elle tient le manche en bambou entre le pouce et l’index, l’annulaire en bas. Le poignet, qui doit rester souple, comporte trois qualités, la rapidité, la puissance et la force. Bang Hai-Ja n’exerce aucune pression sans jamais se départir de son calme, de sa maîtrise de soi. Elle parle d’une voix douce, égale et ne hausse jamais le ton.

A Art-Paris, en 2004, la galerie Guillaume a présenté d’une part des pièces d’une conception nouvelle dans son œuvre, assemblages de fragments peints des deux côtés, collés en formes libres, montés sur un support et d’autre part des peintures qui peuvent être regardés des deux côtés comme un jeu de va-et-vient, d’avant et d’arrière. Bang Hai-Ja a découvert ces textures non tissées lorsqu’un jour, en 1991, un paysagiste est venu les employer pour planter

en terre des bambous sur sa terrasse. Leur particularité est qu’on peut peindre au recto et au verso, les couleurs qu’Hai-Ja prépare elle-même sont absorbées, ce qui donne de curieuses impressions de transparence.

Elle fait aussi appel à la terre. Visitant la Provence en 1996, elle a été subjuguée par les anciennes carrières d’ocre à ciel ouvert de Roussillon. Les vibrations colorées allant du gris à l’orangé l’ont bouleversée et elle a vu tout de suite comment intégrer cette matière et sa lumière, en y ajoutant d’autres pigments, à ses recherches colorées leur donnant ainsi une énergie nouvelle. « Cette énergie m’a pénétrée jusqu’à la moindre de mes cellules » dira-t-elle. Elle n’est pas moins assurée que les cellules de celui qui les regarde ne soient également pénétrées par cette énergie tellurique. Dans l’atelier, un fond sonore accompagne Bang Hai-Ja. Passionnée de musique, elle écoute Bach ou Mozart, Satie, Mahler ou Messiaen qui note des chants d’oiseaux au lever du jour dans la forêt ou en pleine montagne. Dans sa jeunesse, elle allait souvent au concert avec son frère violoniste. La musique de son pays la touche particulièrement, le tanso qui est un instrument de musique coréen fait de bambou, ou le kayagum la cithare coréenne composée d’un caisson de bois de paulownia avec douze cordes de soie, sont ses préférés. Adolescente, elle pratiquait le Qigong, la danse du Tao qui est une sorte de calligraphie physique où le corps épouse l’espace. Plus tard, dans sa peinture, elle entrera également en communion avec l’énergie circulant dans l’univers. Ce terme, l’énergie, revient souvent dans les propos de Hai-Ja. Elle la reçoit avec la lumière et avec la couleur qui lui sont indissociables. Ils viennent vers elle et, à son tour, elle les communique. Un dialogue secret s’établit dans le silence, la paix et l’amour.

A travers ses œuvres, Bang Hai-Ja donne à partager son cheminement intérieur, elle les expose non par désir de se montrer, de se mettre en vedette, mais pour communiquer le message qu’elle porte en elle, en union spirituelle avec le cosmos. Lorsque lors d’un entretien à la radio, Olivier Germain-Thomas lui demande si elle n’aurait pas pu s’accomplir aussi profondément dans son pays, elle répond : « Certainement oui, mais j’avais besoin de l’Occident pour compléter en moi le monde ».

Elle écrit dans l’un de ses poèmes :
Par le chemin intérieur
Par le chemin de l’éveil
Se dissipent les ténèbres
Commence à s’ouvrir le chemin lumineux
Celui
Où bat le cœur de l’univers
Où s’éveillent les cellules
Je lance des graines des lumières
Sur la terre et dans le ciel.

Bang Hai-Ja est aussi naturellement poète qu’elle est peintre. Elle a reçu dès son enfance la révélation du pouvoir et de la sensibilité des mots. Elle a été touchée par le comportement de l’un de ses cousins, poète qui, à certaines périodes, partait de chez lui pour recevoir les leçons de la nature, pour écouter le bruissement de l’éclosion des fleurs de lotus. Il avait composé un jardin extraordinaire où sur les dalles de pierre étaient gravés des vers. « Il m’apprenait des poèmes et me les faisait réciter » dit Hai-Ja. La poésie est pour elle un chemin intérieur dont les mots sont des couleurs. Lorsque le matin elle pénètre dans son atelier, elle se recueille dans le silence et l’envie lui vient de peindre ou d’écrire, de transcrire ses sentiments dans l’exaltation ou la paix. Elle a elle-même illustré des poètes, créant des correspondances entre ce qu’elle reçoit d’eux et ce qu’elle imagine. Elle n’illustre pas au sens strict du terme, elle a exécuté des lavis pour des recueils de poèmes Une joie secrète de Charles Juliet et Au chant des transparences de Roselyne Sibille. Des calligraphies de Bang Hai-Ja accompagnent Les Mille Monts de lune, anthologie de poèmes de moines bouddhistes coréens. Sa main a tenté de suivre la pensée de ces hommes de foi, leur méditation solitaire dans le

silence. Ses signes suscitent des rapports directs, intimes, avec leur vision, donnent à voir des présences intemporelles. L'encre et le papier s'accordent pour atteindre l'ineffable, pour faire vivre ensemble chaque mot, chaque idéogramme, parvenir à l'harmonie, à l'équilibre, « l'unité qui embrasse l'univers » lit-on dans les Entretiens de Confucius.

Froisser, peindre, écrire, répondent à un même élan, un même appel, car chaque forme d'art met Bang Hai-Ja aux aguets. Parler d'évolution n'a pas de sens chez elle, les grandes peintures de la Salpêtrière en 2003 qui occupaient l'espace de leurs souffles éblouis, les assemblages en volumes colorés, les calligraphies concises et les lavis chaleureux, la discipline et la liberté différent, mais sans antagonismes ni ruptures. Ils expriment une aspiration égale, transmettre l'énergie. Cette femme douce et frêle est un brasier en fusion, son œuvre échappe à la normalité, c'est un lieu de rencontres en suspens dans l'espace et le temps. Il s'agit à travers des moyens picturaux dissemblables de l'approfondissement d'un même désir, d'une compréhension de la peinture comme phénomène de révélation dont l'artiste, avant le regardeur, n'est pas seulement acteur mais témoin.

Bang Hai-Ja écrit :
De tout cœur de tout corps
Peindre en écoutant le chant de la vie
Voir les couleurs se marier s'aimer
Les traits s'unir et danser
Voir apparaître l'espace libre
S'ouvrir l'œil du cœur
Puis tracer le trait unique
Sur l'infini du ciel.

Pierre Cabanne 2005

Pierre Cabane, *Souffle de lumière*, 2005

4/4

La dimension spirituelle de l'œuvre de BANG HAIJA, Charles Juliet,
Ouverture de l'exposition Sung-Gok Muséum, Séoul 2002

Alors que s'ouvre cette importante exposition de Bang Hai Ja, je voudrais vous faire part de quelques réflexions qui m'ont été inspirées par son œuvre. Mais ce n'est pas sans appréhen-sion que je me risque sur ce terrain. Car il est extrêmement difficile de parler de peinture. Celle-ci est un art du silence. Elle s'adresse directement à nous, à notre sensibilité, sans passer par le truchement des mots. Aussi il est toujours délicat de vouloir faire parler ce silence, d'avoir la sottise prétention de substituer des mots à ce pouvoir que possède une toile de nous émouvoir, de toucher notre sensibilité. Pourtant, je ne veux pas laisser détourner de vous entretenir de cette œuvre qui présentement nous entoure. Car je sais aussi que la peinture, selon la parole d'un peintre majeur, Poussin, est de «la pensée qui se voit». Si donc on considère la peinture sous cet angle, il devient légitime de commenter, de développer la pensée incluse dans une œuvre. «Pensée» n'est pas un mot approprié. Je parlerai plutôt d'une démarche, de ce que l'auteur de cette œuvre a poursuivi en l'élaborant. Mais avant d'aborder ce que j'ai à vous dire au sujet de Bang Hai Ja, j'ai besoin de faire un certain détour.

Il y a un siècle, Gauguin, un grand peintre français contemporain de Van Gogh et de Cézanne, a écrit dans une lettre à Strindberg, un écrivain suédois : «Si notre vie est malade, notre art doit être aussi». Autrement dit, à une société en crise ne peut répondre qu'un art en crise. En premier lieu, on peut s'étonner que Gauguin ait eu ce sentiment que la société dans laquelle il vivait était une société malade. Je ne sais quelles raisons le poussaient à établir ce constat. Mais alors, que n'aurait-il pas dit s'il avait vécu un siècle plus tard dans cette même société occidentale, où effectivement, bien des signes prouvent qu'elle est gravement malade. Des faits-divers, des conflits sociaux, des crises montent à l'envi que bien des choses vont mal, et que bien des hommes ne connaissent qu'injustice, misère et désespoir.

Je reviens à Gauguin et j'observe que son œuvre ne me donne nullement l'impression d'être l'œuvre d'un malade. En revanche, nombreux sont les peintres ayant produit une œuvre au cours de la seconde moitié du vingtième siècle, qui semblent avoir fait écho à cette parole de Gauguin. Quel genre de peinture ont-ils pratiqué ? Enclins à reproduire, à signifier cette maladie de la société à l'intérieur de laquelle ils vivaient, ils ont engendré des œuvres agressive-ment laides, images de désolation, de destruction et de ruines.

Au mois de juin, j'ai eu l'occasion de visiter à Kassel, en Allemagne, La Documenta, une vaste exposition qui se tient en différents lieux de la ville et qui n'est présentée que tous les cinq ans. Cette exposition se propose de nous donner le panorama de la peinture d'avant-garde dans les pays occidentaux. Elle comprenait d'ailleurs peu d'œuvres peintes. La plus grande partie était constituée par des installations, des accumulations, des films vidéo. La plus grande partie de ces œuvres ne donnait à voir que des images de violence, de destruction, les images d'une humanité dégradée, voire en perdition. Les auteurs de ces œuvres sont incontestablement sincères et ne font exprimer que ce qu'ils voient, ce qu'ils vivent. Mais une question se pose. L'art n'a-t-il d'autre fonction que de représenter ce que notre société a de plus laid et de plus désespérant ? N'a-t-il d'autre rôle que de dénoncer, de mettre en évidence ce qui nous agresse, nous fait vivre dans la peur et l'angoisse ? Les films vidéo présentés à Kassel montraient des scènes de violence, des actes de guerre, soit ce dont la presse et la télévision nous entretiennent à longueur de temps. Dès lors, on peut se demander si cet art nous apporte quelque chose.

Charles Juliet, **La dimension spirituelle de l'œuvre de BANG HAIJA**, Ouverture de l'exposition Sung-Gok Muséum, Séoul 2002

1/3

À l'opposé, il est d'autres peintres, qui ont une toute autre conception de la peinture. Leur regard ne se porte pas sur la société et leur peinture n'est pas une peinture de révolte, de dénonciation, d'accusation. Ils se tournent vers leur réalité interne, et leur peinture sera la transcription d'un cheminement, d'une aventure, de cette quête de soi que chaque être humain est appelé à vivre. Madame Bang fait partie de cette famille de peintres, laquelle est d'ailleurs beaucoup plus restreinte que la précédente.

Adolescente, Madame Bang songeait à écrire, peut-être à devenir écrivain. Mais les influences familiales, puis celles d'un professeur l'ont insensiblement orientée vers la peinture. Après avoir suivi une formation à L'école des Beaux-Arts de Séoul, après avoir obtenu son diplôme, la jeune Bang Hai Ja a décidé de se rendre à Paris. Cette ville l'attirait, car elle savait qu'elle pourrait y rencontrer la peinture moderne et certains de ceux qui la créaient. Il lui a fallu une belle détermination et un indéniable courage pour quitter sa patrie, pour ensuite vivre dans un autre pays, une autre société, une autre culture. On peut penser que cette trans-plantation ne s'est pas faite sans difficultés de toutes sortes. Mais elle sentait que ce qu'elle voulait faire exigeait qu'elle s'exile et se confronte à tout ce qu'allait lui révéler la capitale française. L'expérience a montré qu'elle avait eu raison. À Paris, elle a découvert dans les musées et dans les galeries nombre d'œuvres qu'elle voulait connaître. Elle a eu l'occasion aussi de rencontrer des peintres de renom, tels que Zao Wou Ki, Léon Zack... De même, elle a été très tôt découverte et aidée par Pierre Courthion, un critique d'art important.

Revenant sur cette période, elle a reconnu que ce séjour lui a permis de se connaître en tant que coréenne, l'a révélée à elle-même. On a pu dire qu'une chose ne saurait être connue que par son contraire. Projetée dans un pays fort différent de son pays d'origine, elle a pu porter sur elle un regard distant et prendre conscience de ce qu'elle était profondément. Nul doute que cela a hâté sa maturation, qu'elle a pu aussi comprendre ce qu'elle voulait être, ce qu'elle voulait accomplir. Ces premières années lui ont donc permis de faire l'apprentissage d'elle-même, de pleine-ment se découvrir.

Progressivement, elle a discerné le chemin qu'il lui fallait suivre. Et ce chemin était ardu. Il impliquait de vivre dans la solitude, le recueillement, une grande concentration. Car peindre, c'est en réalité travailler sur deux plans : c'est d'une part réaliser des toiles, et toute en œuvrant, c'est travailler en soi-même.

Une toile est la traduction de ce que le peintre vit. Autrement dit, une fois qu'il a achevé une toile, il se trouve face à un miroir qui lui révèle ce qu'il est. Dès lors, maintes questions vont poser à lui. Des questions enchevêtrées d'ordre psychologiques, existentiel, philosophique et métaphysique. Ainsi, peindre va de pair avec une recherche de soi, une quête de soi-même. Mais avant de se rencontrer, avant de naître à soi-même, de nombreux obstacles seront à surmonter. On dit en Occident que la quête de soi est une véritable descente aux enfers - et ces mots ne sont nullement excessifs. Non seulement faut-il descendre aux enfers, mais encore faut-il en remonter.

«La création, a dit Madame Bang, est avant tout la voie directe pour atteindre mon propre moi. En Asie, l'acte de créer est l'accomplissement de soi, l'union entre le moi et l'Univers ». Pour parvenir à cette union, le peintre doit au préalable s'employer à conquérir une liberté intérieure, soit s'affranchir de toutes sortes de contraintes, d'entraves, de peurs, d'influences, etc... Il doit aussi travailler à dépasser son moi et à atteindre l'impartialisé. «L'art ne saurait naître que d'un centre rigoureusement anonyme » a écrit Rilke, un grand poète de langue allemande.

C'est ce qu'indique à sa manière Madame Bang quand elle dit que lorsqu'elle a « fini de peindre, elle n'a plus de place pour signer ». C'est reconnaître qu'elle s'est totalement effacée et que cette toile qui lui a donné la possibilité d'accéder à l'universel, ne peut être rattachée à une personne.

Enfant, adolescente, Bang Hai Ja a été formée par la religion bouddhiste. Celle-ci préconise

Charles Juliet, **La dimension spirituelle de l'œuvre de BANG HAIJA**, Ouverture de l'exposition Sung-Gok Muséum, Séoul 2002

d'emprunter l'Octuple noble chemin, lequel - comme vous savez - suppose la compréhension juste ; la pensée juste, la parole juste, l'action juste, l'effort juste, l'attention juste et la concentration juste.

En cherchant à être vrai, à se développer, à croître en bonté, en intelligence, en liberté, un artiste digne de ce nom s'engage obligatoirement sur un chemin qui pourrait, qui devrait finir par se confondre avec l'Octuple noble chemin bouddhiste.

On voit par là que peindre ne consiste pas à simplement étaler et organiser des couleurs sur une toile. Peindre est un moyen de se révéler à soi-même et de tendre vers la sagesse. Cette aventure-là est vécue par les artistes authentiques soucieux de vie spirituelle depuis des siècles et des siècles. Elle a été suivie par nombre de calligraphes et de peintres lettrés de l'Extrême-Orient.

C'est celle qu'a vécue Shitao un peintre chinois du XVIIe siècle. L'œuvre de ce peintre, Ma-dame Bang l'a étudiée de fort près lorsqu'elle était à l'École des Beaux Arts de Séoul. Dans un traité qu'il a écrit sur la peinture, Shitao a dit des choses fondamentales :

«Le plus important pour l'homme, c'est de savoir vénérer ». «Ma voie des celle de l'Unité qui embrasse l'Universel ».

Et il cite le Livre des Mutations, un des ouvrages fondateurs de la pensée chinoise :

«L'homme de bien œuvre en lui-même sans relâche».

Ce besoin de peindre qui habite Madame Bang lui impose de nourrir en permanence la source intérieure qui alimente sa création. Car lorsqu'elle est hors de son atelier, elle maintient sa vigilance, continue d'être en état de réceptivité, elle ne cesse pas d'être occupée par ce qu'elle poursuit.

En peignant, elle active sa réalité interne, intensifie son rapport à elle-même et son rapport au monde. Comme Shitao, elle a dilaté son espace intérieur jusqu'à pouvoir accueillir en elle l'essence et l'immensité de la vie, jusqu'à pouvoir entrer en communion avec l'univers.

Son œuvre aux couleurs si douces, si délicates, nous met en contact avec le meilleur de nous-même, et aussi avec cet inexprimable que l'on rencontre quand on s'approche du mystère de la vie. Sa recherche de l'intemporel, de l'impérissable l'a conduite à vivre ces états de surconscience qui l'ont portée à la pointe d'elle-même et lui ont permis de fixer sur ses toiles ce qu'on pourrait nommer l'infiniment subtil - une synthèse de toute ce qu'elle a vécu, de ce qu'elle vit, de ce vers quoi elle tend.

Son œuvre de grand silence nous laisse deviner une ascèse, le long chemin parcouru en direction de la simplicité et de cette lumière qui advient à ceux qui se sont pleinement accomplis. Cette brève présentation, je tiens à l'achever par des mots qu'elle a prononcés : « Mettre une petite touche de couleur, c'est semer une graine de lumière, d'équilibre et de paix. »

En recevant en vous-même ce que ces toiles irradient, puissiez-vous ce soir partir avec en vous un surcroît de lumière et de paix.

Charles Juliet

Charles Juliet, **La dimension spirituelle de l'œuvre de BANG HAIJA**, Ouverture de l'exposition Sung-Gok Muséum, Séoul 2002

Un lieu de respiration lumineuse,*André Sauge, 1982*

L'artiste, aujourd'hui, est déjà créateur dans le travail de la matière; il commence avec l'élaboration de sa propre substance, par incorporer une matière inerte pour transférer en elle une qualité de sensibilité qui emprunte à sa propre vie intérieure.

Le peintre, en quête de sa matière, de sa substance, des éléments primordiaux qui donneront au tout sa stance - sa manière d'être, sa façon de se tenir son tour propre - est par là en quête de son inflexion propre, de son mode propre d'inscription du geste, du signe de son incarnation. Voilà ce dont témoignent abondamment les oeuvres antérieures d'Hai-ja.

Mais le peintre est aussi en quête de sa luminosité, ou qualité particulière qui marque l'apparition à travers le tissé du matériau utilisé, d'une lumière intérieure. Il en est comme si le tableau en venait à respirer de sa propre vie. Et voilà de quoi témoignent éminemment les oeuvres récentes d'Hai-ja. Or celle-là est la plus difficile, la teinte, qui est comme le cri échappé d'un consentement à un tout d'où le peintre émerge à peine, celui des impressions tactiles, visuelles, celui de retentissement uni-versel et dont le corps est comme la caisse de résonance. S'appuyant sur une matière à laquelle, par un travail préparatoire de longue haleine, de longue respiration, de longs exercices pour la rendre ductile au geste et au toucher du regard, il a conféré de sa propre sensibilité, il lui confie de lui-même ce qui fait signe au-delà de lui-même : telle grâce d'y être, totalement exposé, accordé à plus que soi.

Avec le matériau qu'elle utilise, Hai-ja capte, incarne, fait comme toucher ce qu'il y a de plus insaisissable, de plus impondérable, la luminosité de l'être; elle fait du tableau le lieu où respire la lumière, tantôt en un constant mouvement d'expansion repuisant des énergies de l'intérieur du tableau, sous sa surface, d'où elle diffuse diagonalement ou comme en mouvement d'explosion sur place, à la verticale, selon la direction que lui marque fermement tel franc coup de lance blanc. Tantôt focalisant de toutes parts, l'énergie lumineuse vibre, retenue sous une teinte proche du repos, mais non inerte, sombre, mais rien d'oppressant, froide, mais sans crispation; de là en teintes plus claires, chaudes, elle s'exalte ayant gorgé des figures de sa substance et les entraînant dans le soutenu tourbillon de son déploiement.

Et cela se fait par de subtils froissements de papier comme si quelque feu intérieur, consommation palpitante, y crépitait en silence; par lents mouvements de déchirures, dessinant, sous nos yeux, la naissance d'un monde.

Et cela se fait par de subtils froissements de la pâte elle-même, son application modulée avec délicatesse extrême, mais précision dans la moindre trace de boursoufflement, rehaussée de matériau qui en cerne mieux la consistance. Ayant la fermeté d'un sol et la souplesse de la chair, le tableau offre au regard un espace propice à un jeu de poursuite à l'infini de la lumière, qui, selon la configuration du "terrain", çà et là, reste accrochée ou au contraire glisse sur un sol qu'elle lustre.

Et avec de plus ou moins fréquentes trouées de blancheur, cela se fait en deux teintes dominantes, du côté du bleu et du côté du brun chaud. Pas de heurt de couleurs, pas de chocs voyants; ni confusion, ni dilution de l'énergie cependant; quand la teinte se dilue, c'est pour laisser diffuser l'énergie intérieure, laisser apparaître une intensité vibrante. Entre teintes, figures et fond, des alternances rythmiques sont mises en jeu : souvent les bruns chauds sont concentrés dans les figures qui mobilisent les énergies latentes des bleus calmes du fond. Mais il arrive que le brun coagule en matière grumeleuse, comme soumise à une cuisson intense de la pâte : sur les bords du tableau, rives de la terre desséchée entre lesquelles précipitent les substances bleues du souffle.

*André Sauge*André Sauge, **Un lieu de respiration lumineuse**, 1982

Quand elle n'est pas à Séoul, sa ville natale, Hai-ja travaille rue Cassette, au fond d'un préau d'école où elle a un atelier provisoire. Revenue récemment de Corée, nous n'avions pas revu depuis trois ans sa peinture qu'elle montre ici renouvelée, amplifiée d'une substance de vie qu'elle n'avait pas alors.

Ces figures abstraites, ou plutôt extraites d'un peintre qui ose s'admettre et s'avouer sans tricherie sont évocatrices de soleils et d'embarquement pour de lointains voyages.

Quand elle est au travail, Hai-ja ne pense pas, mais «se promène, comme elle dit, dans les couleurs». Elle se laisse aller à une intuition créatrice qu'inspire sa vie même, avec ses observations, ses émotions, sa foi. Pour elle, la sensibilité est une élévation de l'esprit qui prend corps de coloration et de substance touchées d'humanité.

Un mystérieux rayonnement émane de ces oeuvres d'une dangereuse innocence, ponctuées d'accents significatifs. Ici, quelques bâtonnets collés à la toile indiquent la direction des rythmes. Là, quelque chose frémit comme une eau de lune. Là encore, un éventail d'aurore s'ouvre un passage entre les lianes; ou c'est, dans le bouquet quotidien, l'intrusion d'un élément étranger : chiffon, carré d'étoffe, morceau de bois, gaufrage, brillance d'un métal.

Hai-ja travaille en tenant à être fidèle à elle-même. Pas de préciosité, aucun maniérisme ! Sa peinture parcourt l'espace et le temps dans le glissement d'une vie qui se refuse à tout artifice. Avec elle, c'est toujours le lever de quelque chose dans un invisible horizon. Ses surfaces peintes sont autant de parcelles découpées sur la toile ou le panneau. Chacune a ses contours, ses angulosités, ses rythmes, sa signification.

Les dernières oeuvres d'Hai-ja, dont quelques gouaches sur papier ciré, sont ponctuées de signes calligraphiques venus du pays du matin calme, et qui posent - oiseaux - sur la fraîcheur des tons. C'est l'affirmation du signe sur un parterre de couleurs fraîches en bouquets verts et jaunes, et de blancheurs rompus de brun rouge et de noirs qui, sur la danse des signes et des couleurs, nous apportent une Corée universelle. Depuis 1968, Hai-ja vise à l'accord difficile entre l'Orient et l'Occident, ces deux pôles de l'Esprit. Son art, nacré de songerie vient du dedans. Poussée où la nature se fond dans l'effusion d'un artiste qui la recrée et lui impose avec douceur l'ordre secret de la personne, il est à la fois baptême, mariage, enfantement.

Pierre Courthion

Pierre Courthion, 1970

F
L'

Françoise Livinec

24, rue de Penthièvre
75008 Paris

+33 (0)1 40 07 58 09
contact@francoiselivinec.com
www.francoiselivinec.com